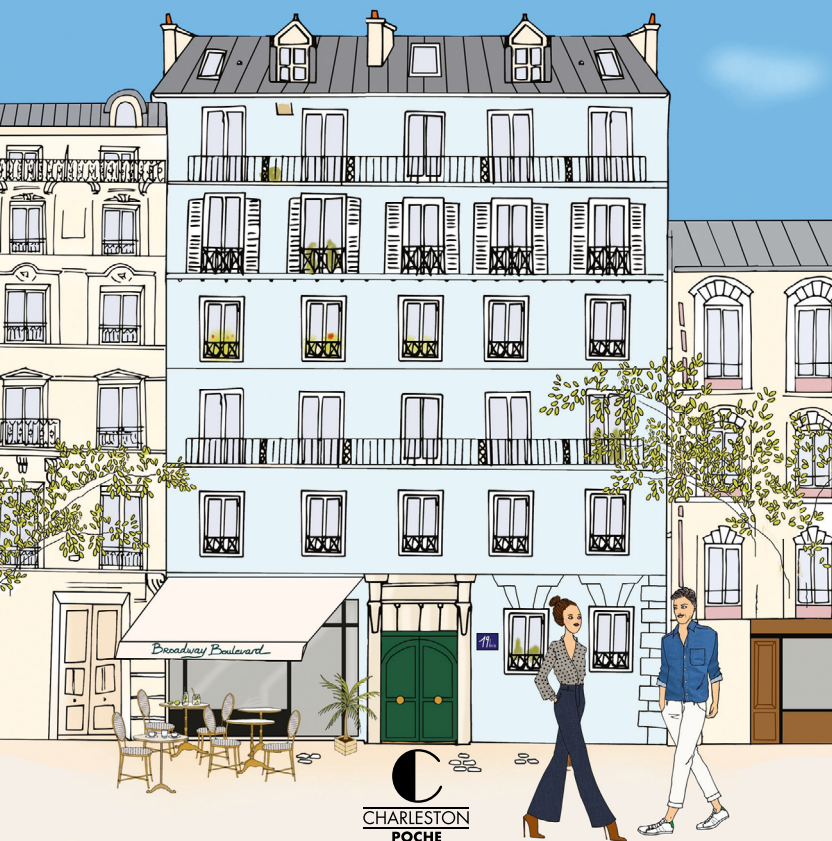


TONIE BEHAR

Saga
GRANDS BOULEVARDS

19 bis, boulevard
Montmartre




CHARLESTON
POCHE

TONIE BEHAR

19 BIS, BOULEVARD MONTMARTRE

Au cœur des Grands Boulevards à Paris, entre le Grand Rex et l'Olympia, se dresse le 19 bis, boulevard Montmartre. C'est là que vit Max, charmant et léger comme la fumée de ses cigares, avec son petit-fils Simon et sa fille Doria, intrépide comédienne de vingt-huit ans à la vie sentimentale désastreuse.

Le 19 bis est un véritable théâtre : on s'espionne d'une fenêtre à l'autre, on se fait la guerre et l'amour... Mais quand la Banque générale, propriétaire de l'immeuble, décide de vendre à la découpe, tous les locataires s'unissent pour éviter l'expulsion. De Karim, sympathique patron du Broadway Boulevard, à Mira, la gardienne mélomane, en passant par le mystérieux designer Léo Klein... tous vont se battre pour sauver leur immeuble.

Un hymne drôle et tendre aux familles de cœur, porté par un rythme haletant et des personnages irrésistibles.

« Tonie Behar signe une comédie romantique pleine d'humour et d'humanité. »

Biba

Autrice de huit romans, **Tonie Behar** est née à Istanbul, a un passeport italien, un diplôme américain, un mari breton et trois enfants du pays des merveilles... *19 bis, boulevard Montmartre* est la première saison de la Saga Grands Boulevards, une série de romans qui se déroulent dans le même immeuble, explorant les étages et les époques.

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-074-0



9 782385 290740

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

19 BIS, BOULEVARD
MONTMARTRE

Ce roman a été publié précédemment sous le titre *Grands boulevards*, en 2013 aux éditions Jean-Claude Lattès.

© 2013, éditions Jean-Claude Lattès

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-074-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Tonie Behar

19 BIS, BOULEVARD
MONTMARTRE

Saga Grands Boulevards

Saison 1

Roman

JC Lattès

De la même autrice :

Saga Grands boulevards :

Si tu m'oublies, Charleston, 2019

La Chanson du Rayon de lune, Charleston, 2021

On n'empêche pas une étoile de briller, Charleston, 2022

Une folle envie de liberté, Charleston, 2023

Romans indépendants :

En scène, les audacieuses !, Michel Lafon, 2011

Coups bas et talons hauts, Jean-Claude Lattès, 2008

La Sieste (c'est ce qu'elle fait de mieux), Atelier de presse, 2007 et Jean-Claude Lattès, 2015 (ebook)

Nouvelles, avec la #TeamRomCom :

Le Grand Hôtel du Val des Neiges, Charleston, 2023

Si maman si, Charleston, 2022

Petits réveillons entre amis, Charleston, 2021

Noël Actually, Charleston, 2020

Noël et préjugés, Charleston, 2019

Y aura-t-il trop de neige à Noël ?, Charleston, 2017

Document :

Le rap est la musique préférée des Français, avec Laurent Bouneau et Fif Tobossi, DonQuichotte, 2014

Pour Monica, ma sœur.

« C'est un des lieux les plus agréables qui soient au monde. C'est un des points rares sur la terre où le plaisir s'est concentré. Le Parisien y vit, le provincial y accourt, l'étranger qui y passe s'en souvient [...] Restaurants, cafés, théâtres, bains, maisons de jeu, tout s'y presse ; on a cent pas à faire : l'univers est là. »

Alfred de Musset

NOTE DE L'AUTRICE SUR L'ÉDITION POCHÉ

19 bis, boulevard Montmartre est paru pour la première fois en juin 2013 sous le titre *Grands boulevards* et reste mon roman fétiche, celui qui a donné naissance à toute la saga. Un jour, la productrice Nathalie Drouaire, m'a commandé une bible pour une série qui se passerait dans un immeuble. La série n'a pas (encore ?) vu le jour mais cet immeuble imaginaire s'est ancré en moi, ses occupants sont devenus mes amis, presque ma famille, et depuis, j'adore retourner sur les grands boulevards, ce quartier mythique de Paris, pour chacun de mes romans. Chaque histoire de la saga peut se lire séparément, mais ensemble elles constituent une fresque, qui donne à chaque fois un nouvel éclairage sur les personnages et les événements. C'est pourquoi je remercie infiniment les éditions Charleston, et en particulier mes éditrices Alice Bercker, Danaé Tourrand-Viciano et la boss Karine Bailly de Robien,

de permettre la réalisation de ce projet qui me tient tellement à cœur : la sortie de toute la saga Grands boulevards en poche avec des couvertures signées par la talentueuse Angéline Melin. J'espère que cette nouvelle collection vous donnera envie de flâner sur mes grands boulevards.

Bienvenue au 19 bis, boulevard Montmartre !

NOVEMBRE 2012

Derrière la porte, B.B. King
susurrait *Sweet Sixteen*
et les jetons cliquetaient

Doria zigzagait parmi la foule en descendant les grands boulevards. Ses boots claquaient sur le trottoir, son sac en bandoulière battait la mesure de sa démarche rapide. La nuit était noire, mais les réverbères, les phares et les décorations de Noël éclairaient comme en plein jour. Le regard de Doria zooma sur un marchand pakistanais de marrons grillés qui soufflait sur ses doigts noirs, s'arrêta sur une jeune fille bavant d'envie devant un bustier à paillettes scintillant dans une vitrine, fit un gros plan sur l'homme d'affaires, portable à l'oreille, qui volait un réglisse à l'étalage d'un marchand de bonbons ambulant... Elle ordonna à son cerveau d'arrêter, parce que c'était fatigant, cette manie d'enregistrer des foules de détails inutiles. Arrivée boulevard Montmartre, elle remarqua que

le Broadway Boulevard en bas du 19 bis avait un nouveau coin grec, avec un kebab rôtissant autour d'une broche, qui lui mit l'eau à la bouche. Doria composa le code et poussa le battant d'une lourde porte cochère vert bouteille à la peinture écaillée.

Le porche, vestige fastueux d'une époque révolue, affichait un dôme en demi-lune orné de caissons ouvragés et blancs comme de la meringue. La porte se referma lentement, atténuant le brouhaha du boulevard. C'était un immeuble haussmannien de composition classique : avec une grande cour carrée agrémentée d'arbres en pots, des appartements sur cinq étages qui se faisaient face, escalier A contre escalier B. La voix de Frank Sinatra s'échappait d'une fenêtre, ponctuée par le *beat* sourd d'un morceau de hip-hop qu'on jouait quelque part.

Doria se dirigea vers l'entrée de l'escalier A, tout de suite à droite, sous le porche, et pianota sur le digicode. Depuis peu, une porte vitrée bloquait l'accès aux appartements. La Banque générale, propriétaire de l'immeuble, voulait du standing et de la sécurité. Doria pénétra dans le charmant ascenseur inchangé avec sa cabine en bois. La banquette de velours usé sur laquelle, petite fille, elle adorait s'asseoir avait disparu, ainsi que la grille de protection qui coulissait en grinçant.

Arrivée au quatrième étage, Doria respira profondément et sonna. La scène qu'elle venait de vivre, à peine une heure plus tôt, avait été éprouvante.

Dans l'appartement, Frankie Sinatra s'égosillait sur *The Way You Look Tonight*, soutenu par des voix masculines éraillées par des années de whisky et de cigarettes. N'obtenant aucune réponse, Doria

s'acharna consciencieusement sur le carillon. Son neveu ouvrit la porte ; long et mince, un jean, un torse nu, un pétard aux lèvres, de longs cils noirs sur un regard vitreux, sa chevelure brune artistiquement ébouriffée. Elle préféra ne pas se demander si c'était la crasse ou un gel ultra-puissant qui les maintenait dressés.

— Doria ?

— Oui, Simon. C'est bien moi. Papa est là ?

Le garçon s'effaça pour la laisser entrer. La table ronde de la salle à manger était recouverte d'un tapis vert sur lequel s'étaient des piles de jetons éparses, un cendrier fumant et des cartes. Autour de la table, quatre bonshommes en bras de chemise s'étripaient au poker. Pour Doria (et son sens aigu du mélodrame), la scène qui se jouait sous ses yeux était désastreuse. Elle signifiait une disponibilité minimum de la part de son père, pour qui une partie de cartes était plus sacrée que le Jour du Grand Pardon. Doria enterra mentalement la tragédie qu'elle s'apprêtait à jouer (s'effondrer en larmes dans les bras paternels en geignant misérablement sur la trahison des hommes), ce qui paradoxalement lui donna encore plus envie de pleurer.

— Frédéric m'a trompée. Je peux dormir chez toi ce soir ? demanda-t-elle sobrement, un exemple de dignité.

Lâchant son cigare, Max Dahan quitta sa chaise pour serrer sa fille contre lui. Certes, il avait aujourd'hui l'estomac presque aussi large que les épaules, mais il était toujours aussi grand et le nez blotti dans son cou, le corps à l'abri dans l'enceinte de ses bras, Doria s'autorisa la crise de larmes qui couvrait depuis le début de la soirée. Les copains

s'étaient levés et l'entouraient avec sollicitude, se risquant à des commentaires plus ou moins bienvenus, du genre : « Les filles, aujourd'hui, ne savent plus garder un homme. »

— Comment l'as-tu découvert ? demanda Max sans paraître plus surpris que ça.

Doria renifla.

— Après une journée de travail épuisante, je suis passée devant *notre* restaurant et je l'ai vu ! Affalé sur une banquette, il roulait un énorme patin à une blonde immense. Je me suis plantée devant eux. Il m'a dit que ce n'était pas ce que je croyais, qu'il vérifiait le bon alignement de ses dents avec sa langue...

Max se tourna vers ses acolytes en précisant : « Il est photographe », comme si cela expliquait tout. Les autres hochèrent gravement la tête.

— J'ai renversé les verres, vidé les assiettes sur leurs genoux, arraché la nappe. Puis j'ai marché longtemps à la dérive, ne sachant où aller, vers qui me tourner...

— Bref, tu as atterri chez ton père.

— Un soir de poker..., glissa insidieusement Gégé Giacobbi.

Doria les regarda tour à tour, avec leurs cheveux gris, leurs trognes patinées, et s'aperçut qu'ils avaient tous gardé leurs cartes en main, jeux soigneusement repliés contre leurs paumes. C'était toujours les mêmes compagnons qu'elle voyait depuis l'enfance, sympathiques, mais affligeants d'immaturité et complètement accros au jeu.

— Vous êtes vraiment des pauvres drogués ! Le monde peut s'écrouler, rien ne vous intéresse à part vos parties de cartes !

— Mais pas du tout ! La vérité, ta vie nous passionne ! Prends un *drink*, ça te fera du bien, minauda le gros Joe Boutboul en lui tendant un whisky qu'elle avala sans broncher.

— Bon, tu vas t'installer dans mon bureau pour cette nuit, déclara Max. C'est un peu le bordel, mais il y a un lit. Simon, donne-lui des draps propres, s'il te plaît.

Le jeune homme émergea d'un nuage de fumée et se dirigea vers une armoire avec des gestes lents.

— Tu veux jouer avec nous ? Ça te changerait les idées, proposa Maurice Ackermann, dont la devise était « il n'y a pas de chagrin qu'une heure de poker n'ait effacé ».

Doria déclina poliment et suivit Simon jusqu'au bureau.

La pièce était grande, dotée de deux hautes fenêtres qui donnaient sur la cour. À part un bureau Habitat qui croulait sous la paperasse et quelques tableaux posés à même le sol, l'ensemble était étonnamment ordonné. Simon posa les draps sur le lit, s'assit à côté, tira une longue taffe de son joint.

— C'est tout le temps comme ça ? demanda Doria.

— Tu veux dire le poker, la musique, les potes ? Presque tous les soirs.

Derrière la porte, B.B. King susurrail *Sweet Sixteen* et les jetons cliquetaient.

— Il te laisse fumer des bédos ?

Simon regarda dans le vide, tira une autre bouffée.

— Tu rigoles ? Il a fait tellement pire... Peut pas dire grand-chose.

Elle ouvrit la fenêtre histoire d'aérer. Certaines pièces dans l'escalier B étaient encore éclairées. Juste en face, un homme brun à la raie bien peignée travaillait, penché sur une table d'architecte. Au cinquième étage, elle remarqua le rougeoiement d'une cigarette. Quelqu'un fumait dans le noir.

— C'est Angélique..., fit Simon avec langueur.

Il s'était accoudé à la rambarde, à côté de Doria, et levait les yeux vers la fenêtre noire. Soudain le mégot fut éjecté dans la cour, une petite main agita l'air pour chasser la fumée, la fenêtre fut prestement refermée.

— Ça va, les études ? questionna Doria en supposant que c'étaient là des paroles qu'on attendait d'une tante.

Elle n'avait que dix ans de plus que Simon, le fils de sa demi-sœur, et le considérait plutôt comme un petit frère. Il avait décroché son bac en juin et s'était inscrit à la fac. Depuis la rentrée, il vivait chez son grand-père, Max. Cela évitait à ses parents, qui résidaient à Chantilly, de lui louer un studio hors de prix. Simon fit un geste vague de la main.

— Fait chier médecine !

— Tu dissèques des cadavres ?

— Pas en première année ! Pour moi c'est juste chimie, biochimie, biologie...

— Dis-moi si tu tombes sur des cas bizarres, j'ai besoin de sujets pour mes vidéos.

Simon lui tendit la fin de son pétard qu'elle fuma en silence avant de faire mine de le balancer. Il arrêta son geste.

— Mira fait la gueule quand elle retrouve des mégots dans la cour. Elle est sympa... Faut pas lui donner du taf supplémentaire.

Doria lui caressa la joue, émue comme si elle venait de retrouver le petit garçon d'autrefois, avec ses grands yeux doux. Ils ne se voyaient pas très souvent mais elle se souvenait qu'il était toujours attentif à ne pas peiner les autres. Elle referma la fenêtre à crémone, déplia les volets intérieurs typiques des vieux appartements parisiens, tira les rideaux. Il l'embrassa sur la joue.

— Bonne nuit.

— Tu vas te coucher ?

— Euh... Je crois que je vais aller prendre un verre chez Karim.

— Karim, c'est le patron du café en bas ?

— Ouais, c'est assez cool. Tu veux venir ?

— Merci, mais je suis épuisée.

La jeune femme sortit de son sac une brosse à dents, un petit flacon de lait démaquillant, une nuisette, du linge de rechange pour le lendemain. Doria était douée pour imaginer un plan et l'exécuter au millimètre près. Jusqu'ici, tout avait parfaitement fonctionné, ce qui était affreusement triste quand on y pensait. En se dirigeant vers la salle de bains, elle déposa un baiser sur le sommet du crâne de son père, qui répondit sans lever les yeux de son jeu. Sa toilette achevée, elle regagna son refuge.

Allongé dans le noir, les bras tendus sur les draps tirés, Doria récapitula sa journée : elle avait refusé de jouer dans une pub pour de la margarine, elle avait surpris son mec en flagrant délit d'infidélité, son père était un joueur de poker. Elle ferma les yeux.

2

Ce mélange de compassion et de moquerie qu'on réserve aux maris cocus

Dans la cuisine, Max, ganté de caoutchouc vert pâle, un grand tablier ceint autour du ventre, passait une éponge sur le plateau en marbre de la table bistrot. À côté de l'évier en inox, des cendriers et des verres lavés égouttaient. Un pâle soleil de novembre jouait sur les carreaux et se déversait sur le carrelage octogonal blanc à cabochons noirs. Les joues douces, la mâchoire carrée et la chevelure grise peignée en arrière, Max Dahan était toujours, à soixante-six ans, un homme séduisant et même, selon l'expression de sa fille, un « authentique beau gosse ». En l'embrassant, Doria respira avec délice les effluves familiers de Vetiver teintés d'agrumes et de bois de santal. Tel le Phénix, Max renaissait de ses pires nuits de java avec l'œil vif et le plumage brillant. Il menait sa vie de patachon

avec une discipline de fer, ne se couchait jamais sans avoir vidé les cendriers, descendu la poubelle, rangé la vaisselle sale dans l'évier. Chaque matin, il prenait longuement sa douche, se rasait, se parfumait et attendait parfois que ses yeux pochés dégonflent derrière des lunettes de soleil. C'était une des (multiples) raisons pour lesquelles sa fille l'admirait. Simon, lui, semblait avoir dormi dans le même tee-shirt que la veille. Debout, pieds nus, il engloutissait un bol de céréales. La radio annonça 10 heures.

— Bonjour princesse, j'ai fait chauffer de l'eau pour ton thé et j'ai acheté une baguette fraîche.

— Merci...

Doria versa l'eau bouillante dans la théière, sortit le beurre et la confiture du réfrigérateur.

— Tu comptes réintégrer l'appartement de Frédéric ? demanda Max.

Elle savait que si elle retournait boulevard Saint-Martin, Fred l'accueillerait probablement avec un sourire et des croissants. Pour lui, les coups de canif dans le contrat faisaient plus ou moins partie de l'accord. Mais avec cette petite entaille-là, le photographe venait d'érafler le cœur de Doria. Une autre fille aurait pu choisir de fermer les yeux et s'accrocher. La vie avec Fred était loin d'être désagréable. Mais Doria ne refusait jamais la vérité. Au contraire, elle était plutôt du genre à mener l'enquête pour la découvrir. Au risque de faire n'importe quoi. Au risque de se faire mal.

— Je ne pense pas... Non.

— Excellente décision ! la félicita Max. Une fois, ça passe, deux fois, tu te casses !

— Du coup... je peux rester ici quelque temps ? demanda-t-elle.

Max lui tourna le dos pour se faire un café. Elle vit ses épaules se crispier sous le tee-shirt blanc et se sentit glacée. Elle avait passé une partie des premières heures du jour blottie sous les draps à imaginer ce qu'elle ferait s'il la mettait à la porte. Il attendit que son expresso soit prêt avant de se retourner, son éternel sourire aux lèvres.

— Bien sûr ! Tu es chez toi le temps qu'il faudra. Assieds-toi et mange tes tartines, tu es maigre comme un clou.

Soulagée, elle mordit avec satisfaction dans son pain et se mit à fixer le dos du paquet de céréales de Simon, un jeu débile avec un labyrinthe. Le sort en était jeté. Restait à s'organiser...

— Je n'y crois pas ! Regardez !

Max et Doria s'approchèrent de Simon, qui écrasait frénétiquement son front contre la vitre. La cuisine donnait sur la grande cour, dont les murs repeints en clair luisaient sous le soleil d'hiver. Au cinquième étage, juste en face, un long jeune homme brun se tenait debout sur le rebord d'une fenêtre. Un de ses pieds nus tentait laborieusement de s'accrocher à une gouttière qui se trouvait environ à un mètre sur sa droite. Penchée sur la rambarde, une femme le regardait avec anxiété.

— C'est Angélique ? demanda Doria en contemplant le décolleté généreux qui jaillissait d'une nuisette noire.

— Non, sa mère !

— Isabelle Delgado.

Le jeune homme avait réussi à agripper la gouttière d'une main. La femme s'agitait, comme pour lui intimer de se dépêcher.

— Et lui, c'est qui ?

— Sacha Bellamy.

— Un musicien, il vit au cinquième.

— Escalier A.

Le dénommé Sacha enlaça fermement la gouttière de son bras droit, cala sa jambe autour et dans un élan quitta le rebord de la fenêtre. La partie gauche de son corps se balançait un instant dans le vide avant de venir s'écraser contre le tuyau, qu'il serra contre lui comme s'il en était fou amoureux.

— Il est complètement dingue !

Peu à peu, les voisins apparurent. Bientôt, tout ce que l'immeuble comptait d'habitants présents à cette heure de la matinée fut rassemblé aux fenêtres pour observer la périlleuse descente de Sacha. Même les financiers du deuxième étage, les zélés employés de la Banque générale, le fixaient à travers les doubles vitrages de leurs bureaux climatisés. Le regard de Doria s'attarda sur la chute de rein étroite, révélée par le tee-shirt remonté jusqu'aux épaules. Le dos était fin, la peau bronzée, les cheveux noirs rebiquaient sur la nuque. Elle plissa les yeux pour mieux détailler le visage dont elle ne voyait qu'un profil : belle bouche, yeux en amandes de couleur non identifiable, menton étroit... Incroyable ! Elle avait devant elle un authentique beau gosse. Craquant en diable.

— Ouille ! On dirait que ça se corse !

Deux baskets lancées à la volée planèrent au-dessus de la cour avant de s'écraser près des poubelles. Isabelle Delgado referma précipitamment sa fenêtre. Sacha accéléra sa descente avant de s'immobiliser au niveau du premier : une marquise de verre l'empêchait d'aller plus loin. Il se trouvait à

trois mètres au moins du sol. S'il sautait, il risquait de se casser les os. Ça s'agitait du côté des voisins.

— Il faut appeler Mira pour qu'elle lui apporte une échelle !

— C'est ce que je fais. Elle ne répond pas !

— Je prévient Manuela !

— Tiens bon, mon gars !

Presque aussitôt, une fenêtre s'ouvrit au premier étage, une longue chevelure noire ondula au vent, un bras de femme se tendit vers Sacha qui l'attrapa prestement et s'engouffra à l'intérieur.

— Putain, sauvé par Manuela. Je n'y crois pas, il va se la taper aussi, j'en suis sûr. Ce mec a trop de chance ! se lamenta Simon.

Dans la cour, Mira, la gardienne, ramassa prestement les chaussures et retourna dans sa loge. La fenêtre du premier étage se referma au moment même ou celle du cinquième se rouvrit violemment. Un homme aux cheveux ras se pencha en vociférant, visiblement ivre de rage. Il scruta longuement la façade lisse et la cour déserte, interloqué. On entendait Isabelle Delgado crier qu'il était fou. Les voisins, toujours agglutinés aux carreaux, le contemplaient avec ce mélange de compassion et de moquerie qu'on réserve aux maris cocus.

— Vous voulez ma photo, bande de cons ?

Ce fut comme un signal. Pris en flagrant délit de voyeurisme, chacun retourna prestement à ses occupations. Max passa la main dans les mèches mi-longues de sa fille.

— Je vais débarrasser mon bureau et le transformer en chambre pour toi. Je travaillerai dans la salle à manger.

En dehors des week-ends inoubliables de son enfance, Doria n'avait jamais vécu avec son père. Ce serait une première.

— Merci !

— Cool, commenta Simon.

— Mais il est trop bizarre, cet immeuble !

Un séducteur toxique ? Arrête, tu me fais rêver...

La façade du 15, boulevard de la Madeleine, est ornée de cariatides, détail architectural qui échappe généralement au passant lambda, mais que le sens de l'observation hypertrophié de Doria avait maintes fois repéré. À l'entresol de cet immeuble vivait autrefois Marie Duplessis, la plus jolie et la plus tragique des grandes courtisanes de son siècle, immortalisée par Alexandre Dumas fils sous le nom de Marguerite Gauthier dans *La Dame aux camélias*, qui inspira par la suite Verdi pour *La Traviata*. Elle mourut ici même en 1847, pauvre dans un appartement somptueux, et ses biens furent vendus aux enchères.

Un matin de novembre 2012, au deuxième étage de ce même édifice, une créature vêtue d'une longue blouse de chimiste tachée de sang, un foulard orné de têtes de mort noué autour du crâne,

ouvrit sa porte à Doria, lui arrachant un cri de terreur. Bettina Diamant se retourna, surprise, pour voir ce qui pouvait bien effrayer la visiteuse, mais ne trouva rien.

— C'est quoi ce look ?

— Je donne à manger à Capucine.

Doria suivit sa meilleure amie qui retournait en courant à la cuisine, car il ne fait pas bon laisser une fillette de vingt mois seule sur sa chaise haute. La tête de l'enfant émergeait d'un énorme bavoir en plastique rigide maculé de bouillie rouge.

— Elle est déjà fan d'Edward Cullen ?

— Julienne de carottes bio maison ! Alors, quoi de neuf ? demanda Bettina en introduisant une cuillerée de légumes dans la bouche de sa fille.

Doria se cala sur une chaise design en inox, le plus loin possible de Capucine. Elle venait de remarquer les mêmes taches sanglantes sur le carrelage blanc et se trouvait presque mal.

— Elles sont hyper rouges, ces carottes !

— J'ajoute un peu de ketchup pour qu'elle mange plus vite.

— Bio, le ketchup ?

— Ne me saoule pas. Raconte !

— Je les ai surpris dans un restau, boulevard Beaumarchais. Heureusement que je passais par là ! J'ai un de ces instincts, parfois !

— S'il te plaît ! Pas à moi !

Elle ouvrit de grands yeux innocents.

— Quoi ?

— La vérité ! scanda Capucine en tapant sur son assiette.

Une lichette de sauce gicla sur la blouse déjà maculée de sa mère.